

M. Crémazie est le poète des souvenirs historiques, des champs de bataille et de la prosopopée militaire. Sa dernière pièce, dont la campagne d'Italie a fait les frais, se termine par de beaux vers que nous aimons à citer, dans l'impissance où nous sommes de la reproduire en entier. Cette citation suffira pour prouver qu'elle ne le cède en rien aux poésies du même auteur, que l'on trouve dans notre journal.

" Dans ce siècle d'argent où l'impure matière
Domine en souveraine, où l'homme sur la terre,
A tout ce qui fut grand semble avoir dit adieu ;
Où d'un temps héroïque on méprise l'histoire,
Où, toujours prosternés devant une bouillotte,
Les peuples vont criant : la Machine, c'est Dieu !

Dans ce siècle d'argent où même le génie
Vend aussi pour de l'or sa puissance et sa vie,
N'est-ce pas qu'il est bon d'entendre dans les airs
Retenir comme un chant d'une immense épopée,
Les accents du clairon et ces grands coups d'épée
Qui brillent à nos yeux ainsi que des éclairs ?

Guerriers des temps anciens, Paladins magnifiques,
Héros éblouissants des poèmes épiques
Dont les récits charmaient nos rêves de quinze ans,
Quand la fièvre de l'or, comme un torrent l'inonde
Vous êtes revenus pour consoler le monde
En montrant à ses yeux vos exploits éclatants.

De ce foyer de foi, d'art et de poésie,
Qui saurait autrefois l'aider et la patrie
Et brillait comme un glaive au milieu du combat,
Deux rayons sont restés pour le bonheur de l'homme,
Rayons que Dieu bénit et que l'univers nomme :
Le Prêtre et le Soldat ! "

— M. Charles Lenormant, fondateur et longtemps rédacteur-en-chef de la revue catholique le *Correspondant*, célèbre par ses recherches archéologiques sur la Grèce, est mort, à Athènes, le 17 novembre dernier. Cet événement a ravivé, dans la capitale de la Grèce, le souvenir de la perte de l'illustre archéologue Karl Müller, et la commune d'Athènes, dans une adresse à M. Lenormant, fils, pleine de regrets pour la mort du savant français, a demandé que son cœur lui fut remis pour être placé dans un monument, qui sera érigé près de celui de Müller, à l'Académie. La dépouille mortelle de M. Lenormant, ramenée en France par son fils, à bord du vapeur le *Gange*, a reçu, dans l'église de St. Sulpice, les bénédictions de l'Eglise ; et le cortège s'est ensuite dirigé vers le cimetière de Montmartre. Quatre discours ont été prononcés sur la tombe de M. Lenormant, par MM. Wallon et Vincent, au nom de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; par M. Dragoumis, au nom de la Grèce, et par M. de Rosny, au nom de la Société d'Ethnographie.

— On connaît la passion de M. Jules Janin pour Horace. Ses amis mêmes l'ont souvent plaisanté à ce sujet, et Alph. Karr, entre autres, quand il lui arrivait de citer dans ses *Guêpes* quelques vers du poète latin, ne manquait jamais de les signer du nom de l'illustre critique. Cette passion, plus ou moins heureuse, a eu pour résultat une traduction en prose qui paraîtra incessamment à la librairie Hachette, et en attendant cette publication où les latinistes trouveront de quoi se réjouir, M. Janin a inséré dans la *Revue Européenne* (15 octobre et 1er novembre) deux grands articles sur Horace et son temps.

La *Correspondance* a parlé, il n'y a pas bien longtemps (numéro du 20 octobre, p. 511), de la lettre qu'Auguste écrivit à Horace, et qui est rapportée par Suétone. Voici la traduction qu'en donne M. Janin : "Dionéus m'a fidèlement remis ton petit livre, et, si petit qu'il soit, j'y trouve une énorme ambition. Quoi ! dis-tu, si le livre est petit, le poète est grand. Dis plutôt le poète est gros. Ton livre aurait une grosseur plus que raisonnable, s'il lutait en rotondité avec le petit homme qui l'écrivit." Lisez le texte, et vous y chercherez en vain les jolis traits que le traducteur a mis dans la bouche d'Auguste et d'Horace.

Dans la sixième satire du premier livre, Horace nous raconte comment il va flâner seul quand cela lui plaît, demandant ici le prix des légumes, là le prix du froment ; comment le soir il se promène au Cirque, rempli de flous, et au Forum, "puis, ajoute-t-il, assiste *divinis*, et de là je m'en retourne trouver mon plat de poireaux, de pois chiches et de beignets, etc." Cet *assiste divinis* a fait transformer Horace, par M. J. Janin, en un dévot assistant pieusement aux cérémonies religieuses de sa paroisse, et "allant aux offices," suivant son expression. Hélas ! jusqu'ici on s'était obstiné à rendre ces mots *assiste divinis* par : je me place auprès des devins, j'écoute dire la bonne aventure. Et cette opinion est tellement enracinée chez les traducteurs et les commentateurs d'Horace, qu'il nous paraît bien difficile que, malgré tout son esprit, M. Janin parvienne jamais à les convertir. — *Correspondance Littéraire*.

— Un littérateur espagnol de grand mérite, Don Florencio Janer, connu par ses travaux d'érudition et d'histoire, vient de se déclarer en faveur du projet d'une langue universelle, de l'abbé Oehando, dont nous avons parlé dans notre compte rendu du congrès scientifique de 1857, premier volume de notre journal pp. 182 et 187. Don Janer souhaite

que cette langue universelle, créée de toutes pièces, s'établisse partout sans préjudice des idiomes divers qui sont actuellement en vigueur, et il en considère l'introduction comme un puissant élément de civilisation. "Le docte écrivain, dit la *Revue de l'Instruction Publique de Paris*, est si fortement persuadé de l'efficacité du plan du docteur Oehando qu'il demande que le projet soit discuté dans un congrès international convoqué à cet effet." Comme tout congrès ressemble beaucoup à la tour de Babel, ceci nous paraîtrait un remède tant soit peu homœopathique apporté à la confusion des langues.

— La *Revista de Instrucción Pública*, publiée à Madrid, annonce la publication d'une nouvelle édition de la célèbre collection historique de Flores, par l'Académie Royale d'Histoire. Le même journal annonce aussi la publication d'un nouveau journal rédigé par des étudiants, qui aura pour titre *El Sefiscope*, et pour sous-titre ses mots : "journal rédigé par des savants et dédié aux ignorants," ce qui n'est pas trop modeste de la part des rédacteurs, ni très poli à l'égard de leurs abonnés.

— De Quincey, écrivain anglais, connu dans le monde des lettres sous le nom de *Mangeur d'opium*, vient de mourir à Edinburgh. Il était né à Manchester en 1786 et avait par conséquent tout près de 84 ans. Ses ouvrages consistent principalement dans des études psychologiques, et des romans intimes écrits avec la plus grande originalité et dans un genre tout à fait fantastique. On croit qu'il y a retracé en beaucoup d'endroits les études qu'il a faites sur sa propre imagination, dans une existence des plus bizarres. Ses écrits qui ont paru originairement dans *Blackwood's Magazine*, — *Confessions of an opium eater* — *Suspiria of Profundis*, etc., passent pour être plus goûtés aux Etats-Unis qu'en Angleterre.

— L'Institut polytechnique, de Montréal, a fait dernièrement ses élections pour l'année courante. Elles ont donné les résultats suivants : Président, le Dr. Hiband, 1er vice-Président, M. le professeur Regnaud, 2e vice-président, M. Patrice Lacombe, Secrétaire, M. E. de Bellefeuille, Trésorier, M. P. Letondal. Classe des sciences : Président, le Dr. Pelletier ; classe des belles-lettres, l'hon. P. J. O. Chauveau ; classe des beaux-arts, M. A. Lévêque.

BULLETIN DES BEAUX-ARTS.

— Meyerbeer, le grand compositeur, faisant dernièrement un tour de promenade sur le boulevard, s'arrêta, par hasard, devant un étalage de librairie et se mit d'un air distrait à bouquiner. Il lui tomba sous la main un petit volume, dont voici le titre : *L'Office de la Ste. Vierge, par Pierre Cornille, Paris, Robert Ballard, 1670, in-12*. Ce grand nom ayant éveillé sa curiosité, il lut quelques stances et fut frappé de l'apre et simple majesté de cette poésie ; puis il ferma le livre et s'en alla rêvant. Ce ne fut que plus tard que l'idée lui vint de mettre en musique quelques unes de ces belles prières et d'en faire cadeau à son vieil ami, M. Joseph d'Ortigue, pour le recueil de la *Maitrise*. C'est par un cantique, emprunté à la traduction en vers de l'imitation de Jésus-Christ, que Meyerbeer va commencer cette série de morceaux religieux.

BULLETIN DES CONNAISSANCES UTILES.

— Divers journaux français ont publié dernièrement la note suivante : "Il ne se passe guère de semaine sans que les journaux aient à enregistrer la mort horrible d'une femme brûlée dans ses vêtements."

"Mais jusqu'à ce jour, je ne sache pas qu'il soit venu à personne la pensée d'indiquer les moyens propres à atténuer les conséquences de l'incendie d'une robe."

"Une seule fois on nous a signalé la présence d'esprit d'une jeune fille qui, voyant sa jupe en flammes, s'est fourrée dans son lit et est parvenue à éteindre le feu en s'entourant de ses couvertures."

"Dans tous les autres cas, les malheureuses victimes, perdant la tête, cherchent leur salut dans une fuite précipitée et ne font qu'accélérer les ravages du feu."

"Si en pareille circonstance on savait ce qu'il convient de faire, et surtout de ne pas faire, ces accidents auraient rarement une issue funeste."

"Il est évident qu'en courant on active la combustion ; il est plus évident qu'en restant debout on met le feu dans les conditions les plus favorables à son rapide développement. Les flammes, qui tendent toujours à s'élever, entourent bientôt le torse, les bras et la figure, et la mort, une mort affreuse, devient inévitable."

"Au contraire, si, lorsqu'une femme voit le bas de sa robe enflammée, elle avait la salutaire pensée de se coucher sur le plancher, en se contentant d'appeler au secours, il est à peu près certain qu'elle en serait quitte par quelques brûlures aux jambes."

"Premièrement, le feu ne se propagerait pas dans la partie des vêtements comprimée entre le corps et le plancher, et le dessus des dits vêtements serait seul à brûler."

"En second lieu, les flammes s'élevant perpendiculairement au corps, n'atteindraient ni le torse, ni les bras, ni la figure ; elles ne gagneraient qu lentement la partie supérieure des jupes, et, grâce aux gages d'acier qui tiennent ces jupes éloignées des jambes elles-mêmes ne seraient que faiblement endommagées."

"Un exemple :

"Tenez horizontalement un morceau de papier allumé par le bout ; la flamme n'avancera que peu à peu, et elle pourra arriver jusqu'àuprès de la main sans que la main soit incommodée."